

I. - Oubliés

LE MONDE | 12.06.1976 | Bernard BRIGOULEIX

Moins solidement armée que l'extrême gauche en matière de doctrine, malgré quelques grands théoriciens, et sensiblement moins nombreuse qu'elle, l'extrême droite française sait pourtant que, dans différentes circonstances, depuis un siècle, il lui est arrivé de rassembler, autour de ses thèses ou de ses chefs, des foules importantes qui étaient parfois des majorités. Pendant des décennies, passé le traumatisme de la libération, elle a vécu dans le souvenir de ces périodes rares et agitées ; souvenir que les faux espoirs nés des soubresauts de la décolonisation sont venus raviver. -Dans le même temps, le cadre dans lequel, en France et dans le monde, se déroule la vie publique, a changé. Une bonne partie de l'extrême droite découvre aujourd'hui ces changements. Émergeant de ses rêves, elle tente de tirer les leçons de plusieurs échecs et de renouer avec une activité politique plus normale. Cela ne va pas sans hésitations ni conflits, mais beaucoup estiment dans cette famille de pensée que le salut est à ce prix et considèrent qu'il s'agit moins de révision déchirante que de modernisation, de renonciation que de mise à jour.

Plus de trente ans après la fin de la seconde guerre mondiale, l'extrême droite française a le sentiment de traîner encore derrière elle, comme un boulet, le souvenir de Vichy. Ceux qui " en furent ", mais surtout ceux qui, en raison de leur âge ou même de leurs convictions d'alors, ne purent ou ne voulurent adhérer à la politique de collaboration, souffrent aujourd'hui, plus qu'ils ne veulent bien l'admettre publiquement, de s'entendre reprocher un passé qui, rappellent-ils, n'est pas seulement le leur. Certains font valoir qu'une partie non négligeable des nationalistes contribua à fonder la Résistance intérieure et la France libre, et qu'une autre partie rejoignit la première ou la seconde une fois dissipées certaines équivoques des débuts de l'occupation.

Le jugement de l'extrême droite contemporaine sur les années de l'occupation est, en général, demeuré singulièrement favorable à la politique de Philippe Pétain. Mais ses militants sont à peu près d'accord sur la nécessité d' " oublier ", avec des degrés divers dans l'abjuration sinon de la foi, du moins de la mémoire collective. " Ce n'est vraiment plus le débat, et nous ne devons avoir aucun complexe ", entend-on dire souvent. (Quitte à laisser à telle personnalité ou association le soin de guerroyer pour que grâce soit officiellement rendue au vainqueur de Verdun, puis à l'inspirateur de la Révolution nationale.

Au grief de pétainisme s'ajoute souvent, dans les propos des adversaires, celui de nazisme. Beaucoup de jeunes militants en ressentent une exaspération qu'ils n'avouent pas toujours. Seule une petite minorité d'entre eux s'interroge réellement sur ses propres responsabilités à cet égard. Pour l'instant, la plupart des autres ne renoncent pas à des formes d'action brutale, dont ils n'ont certes pas le monopole, dans certaines facultés notamment, mais qui ne peuvent que donner corps aux accusations lancées contre les méthodes et l'état d'esprit du courant nationaliste, pourtant décidé à " en sortir ".

C'est cette volonté de changer d'image de marque, si lente soit-elle à se manifester dans certains domaines qui explique que le classique cursus honorum à l'envers des vieux routiers de l'extrême droite (les ligues, Vichy, l'épuration, parfois l'activisme) n'exerce plus guère de séduction auprès des jeunes et même de beaucoup d'autres militants. Bien que, dans ce secteur de l'opinion, le respect des chefs ait souvent servi de lien et parfois de doctrine, une nouvelle génération est en train de se faire jour qui ne s'en embarrasse guère.

Cet effort d'aggiornamento s'étend à des épisodes historiques plus récents. Les séquelles de la décolonisation elles-mêmes ne font plus guère recette. Si les combats de l'O.A.S., et, plus encore, ceux de " l'Indo " occupent toujours une place importante dans la mythologie de l'extrême droite, leurs rescapés ne sont plus assurés désormais d'un prestige sans faille. Ainsi est en train de s'effacer, peu à peu, la marque Imprimée par les anciens cadres de l' " O.A.S. - Métro -jeunes ", c'est-à-dire l'organisation métropolitaine des jeunes éléments de l'O.A.S., qui ont dominé une partie du courant nationaliste pendant plus de dix ans.

Le rapatriement de plus d'un million de Français d'Algérie n'aura décidément pas constitué un appoint très substantiel ni surtout très durable à l'extrême droite déclarée. Sauf, peut-être, lors de la très relative percée de M. Tixier-Vignancour à l'élection présidentielle de 1965 (1 253 959 voix), qui devait faire naître des espoirs tactiques rapidement déçus.

Cette volonté de surmonter les anciens réflexes et d'exorciser quelques vieux démons n'est ni unanime ni constante. Elle conduit pourtant une partie de l'extrême droite à faire taire l'antigaullisme acharné qu'avaient fait naître en elle, parmi d'autres causes, les événements historiques sur lesquels elle s'efforce précisément de tirer un trait. Non qu'ils soient aujourd'hui pardonnés ni oubliés ; mais, là aussi, on explique volontiers que cette opposition a doublement perdu son actualité avec la disparition politique puis physique de Gaulle. D'autant plus que certains éléments " durs " de l'U.D.R. ou de l'U.J.P. ont pu rejoindre l'extrême droite après les événements de mai - juin 1968. Un récent article d'une de ses revues ne s'intitulait-il pas : " Les gaullistes avec nous " ? Certains, d'ailleurs, ne font pas mystère de leur intention de constituer, faute de mieux, " une sorte de CERES de l'U.D.R. ".

LE " TERRORISME INTELLECTUEL "

Il s'agit ainsi, pour l'extrême droite, de sortir de l'impasse politique dans laquelle elle se trouve aujourd'hui. Mais cette volonté de rompre le silence et l'isolement où son passé l'a confinée, cette intention de " tenter une sortie " (comme l'explique un de ses cadres, jamais en mal de métaphores militaires) se manifeste aussi sur le plan des activités de l'esprit. La gauche et l'extrême gauche, pense-t-on dans les rangs nationalistes ou intégristes, s'en sont arrogé le monopole. Aussi, à l'image désormais traditionnelle de l'intellectuel de gauche va être de nouveau opposée, après une longue absence, celle de l'intellectuel de droite, qui ose annoncer sa couleur politique. La nature des débats, fêtes, forums en tous genres (et même une récente " semaine du cinéma de droite ") que des formations nationalistes peuvent organiser témoigne de cet effort de renouveau culturel. On relève aussi la publication de différentes revues qui se réclament clairement de " la droite " et accueillent dans leurs colonnes de nombreux écrivains, essayistes, journalistes et personnalités : Item (1), *la Pensée nationale* (2) ou *Éléments* (3). Cette démarche avait déjà été celle de la Nouvelle Action française avec *Arsenal* en 1973, et aujourd'hui *Références* (4), que publie le Centre d'études de l'Agora, indépendant, mais proche du jeune mouvement monarchiste (les positions de ce dernier le rendent, il est vrai, difficile à classer politiquement). Le " terrorisme intellectuel " de la gauche se trouve désormais dénoncé avec une vigueur renouvelée - de même que son " conformisme ", - quand il ne s'agit pas de ses " liens avec le système ", sinon encore avec le pouvoir... Chacun dans le registre qui lui est propre, des écrivains aussi différents que Maurice Bardèche, l'auteur de romans policiers " A.D.G. " (Alain Camille), Jean Raspail, Ghislain de Diesbach ou Michel Déon, rejoints, au moins sur certains points, par Jean Cau, Louis Pauwels ou Jean Anouilh, s'efforcent de montrer que la culture peut être de droite, et que cette famille politique a cessé d'être " la plus bête du monde ". Si critique - c'est peu dire - que soit le ton que ces intellectuels adoptent à l'égard de la gauche et de l' " intelligentsia parisienne ", il n'atteint jamais, même approximativement, la violence polémique des grandes plumes nationalistes d'avant guerre. Comme si, là encore, on voulait se préserver de commettre éternellement les mêmes erreurs : à quelques exceptions près, c'est sans les outrances ou les injures de jadis qu'est dénoncée la domination de la gauche, réelle ou supposée, sur la république des lettres. Enfin, un effort est fait en direction de la presse, où les nationalistes estiment se heurter au barrage soit de la majorité (radio et télévision) soit de la gauche. Ou, du moins, être victimes de leur fâcheuse image et de la crainte qu'auraient les journalistes " de ne pas sembler suffisamment à gauche, même si au fond de leur cœur ce n'est pas là qu'ils se situent en général ", comme l'explique M. Jean-Marie Le Pen, président du Front national. Ainsi, dans différents domaines, se développe à l'extrême droite le sentiment que les chances politiques de celle-ci sont liées au succès de deux opérations : modifier l'idée que les Français se font d'elle ; mais, peut-être plus encore, les inciter à prendre conscience qu'ils sont eux-mêmes " de droite " dans leur majorité, et qu'ils ne doivent pas redouter de le dire et d'en tirer toutes les conséquences, électorales notamment. Si modestes que soient pour l'instant ses résultats, l'extrême droite veut abandonner tout " complexe " (de culpabilité surtout) et faire perdre les siens à la " majorité silencieuse ". Elle se considère un peu comme sa conscience, et ne désespère pas, ajoutent ceux des nationalistes qui sont partisans de participer aux élections, de recueillir une partie de ses voix en lui en donnant une.

Bernard BRIGOLEIX

(1) Item club de la droite littéraire. S.P.L., 10, rue du Regard, 75006 Paris.

(2) *La Pensée nationale*, 4 bis, rue Antoine-Bourdelle, 75015 Paris.

(3) *Éléments* (organe du Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne, GRÈCE), 130, rue de la Pompe 75116 Paris.

(4) *Références*, Centre d'études de l'Agora, 29, av. Trudaine, 75009 Paris.